

DISCOURS DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

**Remise de décorations à Beate et Serge Klarsfeld**

Lundi 8 octobre 2018

Palais de l'Élysée – Salon des ambassadeurs

*Seul le prononcé fait foi*

Chers Beate et Serge Klarsfeld,

Tous les deux – ensemble –, vous avez consacré votre vie à traquer et à faire juger les criminels nazis allemands et leurs complices français ; à établir par d'inlassables recherches la vérité sur la Shoah ; et à faire vivre la mémoire de ses victimes.

Vous avez ainsi accompli – et fait de votre vie – une œuvre de justice, de vérité historique, et de mémoire.

Votre couple même est un puissant symbole : un symbole du dépassement du passé antisémite de l'Allemagne et un symbole de la réconciliation des peuples européens.

De fait, à peine 15 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, votre couple semblait antinomique, presque impossible.

Car vous étiez, Serge, un jeune français d'origine roumaine et juif. A ce titre, vous aviez été pourchassé, enfant, par les nazis et par Vichy. Vous avez vu votre père être emporté à jamais par la furie antisémite depuis ce double fond d'armoire qu'il avait bricolé pour vous cacher et vous sauver – vous, votre mère et votre sœur – quand les Allemands viendraient. Votre sœur est là aujourd'hui. Et il y a quelques jours vous étiez tous les deux à Nice pour commémorer le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'arrestation de votre père à qui vous devez doublement la vie.

Beate, à l'inverse, vous étiez une jeune allemande non juive, née à Berlin sous le IIIe Reich. Sans compter de zélés nazis, votre famille, avait, comme tant d'autres, voté pour Hitler et votre père était dans la Wehrmacht.

Aussi votre rencontre sur un quai du métro parisien, le 11 mai 1960, était-elle déjà en soi un symbole magnifique du dépassement des haines du passé et une promesse de réconciliation des peuples. Mais d'autres signes encore sont venus marquer votre rencontre. Car ce 11 mai 1960, c'était aussi le jour de l'enlèvement d'Adolf Eichmann en Argentine, prélude à son procès historique. C'est aussi à l'aune de ce symbole-là, cette date-clé de la lutte contre l'impunité des crimes nazis, que se définira la quête que vous allez poursuivre ensemble. A tout prendre, votre couple semble être l'une de ces conspirations sublimes de l'intime et de l'histoire, du hasard et du destin. D'ailleurs, le hasard et le destin semblent vous avoir fait depuis d'autres clins d'œil : par exemple, ils semblent s'être ingéniés à vous faire vivre très exactement au-dessus de la station de métro où vos trajectoires se sont croisées !

Depuis ce jour du printemps 1960, vous allez vous aimer et vous grandir l'un l'autre : vous vous ouvrez mutuellement les yeux sur des douleurs enfouies et des dénis inconscients. Beate, c'est grâce à Serge que vous réalisez l'atrocité de la Shoah et la responsabilité immense de l'Allemagne ; tandis que c'est Beate, Serge, qui vous fait prendre conscience de votre passivité : la révolte énergique qui l'anime déjà vous appelle à l'action. Tout se passe ainsi comme si l'un insufflait à l'autre sa conscience de l'histoire et que l'autre inspirait à l'un sa volonté d'agir.

Vos combats commencent. Seuls, sans appuis, vous décidez de vous battre contre l'impunité révoltante de certains grands criminels nazis qui sont encore en liberté.

Fin 1966, Beate, vous vous insurgez contre l'élection de Kurt Georg Kiesinger au poste suprême de Chancelier de la République fédérale d'Allemagne. Que cet homme, qui dirigeait pendant la guerre la propagande radiophonique du Reich vers l'étranger, vive libre et impuni malgré son implication dans la diffusion de l'idéologie nazie vous semble déjà révoltant. Mais que sa capacité à concourir et à être élu à la plus haute responsabilité politique allemande n'en soit pas remise en cause vous est insupportable. Vous éprouvez une responsabilité morale et historique à ce que l'Allemagne rompe clairement, fermement avec son passé nazi.

Vous protestez contre l'élection de Kiesinger, notamment dans les pages de la revue *Combat* et cela vous vaut d'être licenciée de l'Office franco-allemand où vous étiez secrétaire bilingue. Alors, vous cherchez, et vous trouvez, des

documents qui prouvent l'implication de Kiesinger à très haut niveau dans l'appareil de propagande nazie. Votre enquête vous permet aussi de mettre en évidence l'existence d'une nébuleuse de réseaux d'entraide d'anciens nazis et même d'anciens SS qui étend ses sinistres rets jusque dans l'office où vous travailliez, ce qui n'était d'ailleurs pas étranger à votre licenciement.

Vous publiez les résultats de vos recherches, diffusez des tracts, participez à des manifestations, mais, très vite, les méthodes traditionnelles du militantisme ne vous semblent pas suffisamment efficaces. Commence alors une période d'activisme irrévérencieux, téméraire et théâtral, grâce auquel vous parvenez à faire braquer les projecteurs des médias sur la cause que vous défendez. Cette stratégie du coup d'éclat vous pousse à inventer des gestes et des situations spectaculaires qui interpellent l'opinion et provoquent les débats.

C'est ainsi que, le 7 novembre 1968, il y a 50 ans, en plein congrès du parti CDU à Berlin, vous donnez une gifle retentissante à Kiesinger.

Il vous importait moins de frapper un homme, tout coupable qu'il était, que les esprits.

Cette gifle, si elle paraissait scandaleuse – vous gifliez tout de même le chef du gouvernement ! –, était surtout symbolique.

S'il s'agissait d'un affront *ad hominem*, dirigé contre un homme et ses actes, c'était plus encore un affront *ad patres*, dirigé contre la génération des pères, des nazis.

Cette gifle était une gifle au passé nazi de l'Allemagne. Un passé qui n'était pas tout à fait révolu puisque des dirigeants du Reich continuaient à diriger le pays, empêchant la réhabilitation de l'Allemagne, son entrée dans une nouvelle ère politique et morale.

C'est toute l'Allemagne que votre gifle secoue. Votre arrestation immédiate par la police, votre condamnation initiale à un an de prison ferme, émeuvent l'opinion et mettent la société face à ses contradictions : « Quoi, s'interroge-t-on outre-Rhin, nos autorités arrêtent et veulent emprisonner une femme pour la seule raison qu'elle a giflé un homme, tandis que cet homme, qui s'est activement associé à l'idéologie nazie, non seulement nous le laissons libre de ses mouvements, libre de se présenter à la fonction suprême de la République allemande, mais son passé nous révolte si peu que nous l'avons effectivement élu ?! »

Repartie libre, vous continuez à poursuivre Kiesinger, à l'apostropher, à perturber ses discours, à demander sa démission. Vous ébranlez sa carrière. Tout comme celle de Ernst Achenbach, qui fut un temps proposé par le gouvernement

allemand comme délégué à la Commission de la CEE alors qu'il était impliqué dans la déportation de Juifs de France à Auschwitz.

Ce faisant, vous empêchez tous les autres anciens nazis d'occuper un jour le devant de la scène de la *res publica*, de la chose publique. Vous contribuez à ce que les anciens nazis ne puissent plus avoir aucun avenir politique en Allemagne. En d'autres termes, vous participez à rien de moins qu'au ressaisissement de l'Allemagne. Le philosophe Vladimir Jankelevitch avait justement souligné à l'époque que vous portiez la voix lancinante de « la conscience d'un pays inconscient ».

En 1969, Willy Brandt, un ancien résistant, devient chancelier. C'est une victoire pour vous, qui voyez vos luttes couronnées de succès. C'est une victoire pour l'Allemagne, qui se réhabilite en démontrant que son passé nazi est désormais bien derrière elle.

Tous les deux, vous vous concentrez ensuite sur la traque d'anciens nazis qui vivent encore en toute liberté et en toute impunité. Vous voulez accomplir la promesse que les juges de Nuremberg avaient faite mais qu'ils n'avaient pas tenue : poursuivre les grands criminels du plus grand crime de l'histoire jusqu'au bout de la terre.

En 1971, vous tentez un coup de force : enlever Kurt Lischka, l'ancien chef de la Gestapo à Paris, qui coule à Cologne des jours tranquilles malgré sa responsabilité directe dans l'arrestation et la déportation de milliers de Juifs de France. Il s'agissait de le ramener en France où il était condamné par contumace. L'opération échoue mais vous avez réussi à déclencher « l'affaire Lischka », qui favorisera la ratification d'un nouvel accord franco-allemand permettant le jugement en Allemagne des criminels responsables de l'appareil policier nazi en France. Après encore des années de combat, trois responsables de la « Solution finale » en France, dont Kurt Lischka, comparaissent au fameux procès de Cologne. Ils sont tous condamnés à des années de prison ferme au terme d'un procès exemplaire. C'est une immense victoire pour vous et pour tous les Juifs français qui sont nombreux à avoir fait le déplacement pour assister à la proclamation du verdict.

Serge, vous aviez suivi des études d'histoire, mais vous êtes aussi devenu avocat, moins par amour du droit que parce que celui-ci vous permettait de fourbir des armes qui pouvaient être brandies dans ces combats juridiques que vous vouliez livrer dans les tribunaux. En vous, l'historien et l'avocat devaient s'épauler pour trouver les documents qui permettraient de confondre les accusés.

Parallèlement à l'affaire Lischka, vous traquez Klaus Barbie, le « boucher de Lyon », pendant 16 ans, pour obliger les justices allemande et française à le

poursuivre, l'arrêter et le juger. Il est finalement extradé en France en 1983 et condamné à la perpétuité en 1987.

Ensemble, vous contribuez aussi à faire traduire en justice les représentants de la police, de l'administration préfectorale et de la milice de Vichy : René Bousquet, Jean Leguay, Maurice Papon et Paul Touvier, cela d'ailleurs contre la volonté de François Mitterrand, qui retarde certaines procédures.

Peu à peu, la presse, l'opinion, vous décernent le titre de « chasseurs de nazis ». Ce travail de traque justicière est à coup sûr aventureux puisqu'il vous entraîne aux quatre coins du monde sur la trace de nazis qui se cachent sous des identités et dans des pays différents. Mais il s'appuie fondamentalement sur des recherches, aussi colossales que minutieuses, qui vous font aussi parcourir des kilomètres d'archives. C'est ainsi, en dépouillant infatigablement ces archives, que vous avez retrouvé le télex de Barbie dans lequel il ordonnait la déportation des 44 enfants d'Izieu, une pièce qui a été décisive au cours de son procès.

Mais rappeler vos victoires sans en souligner le prix ne serait pas rendre justice à votre courage, à votre abnégation, à votre persévérance. Car vos combats vous attirent de nombreux épisodes de détention, c'est-à-dire de nombreuses atteintes à votre liberté, mais aussi des haines qui affectent votre sécurité, car vous avez, vous et vos enfants, eu à subir toutes sortes de menaces. En particulier, vous avez échappé de peu à des attentats qui étaient dirigés contre vous, que ce soit par un colis piégé ou par une bombe à retardement.

Vos engagements, vous les avez donc remplis au mépris de votre liberté et parfois de votre vie, avec une ardeur et une longanimité qui n'ont jamais failli et qui n'ont jamais faibli. Ces risques n'ont d'ailleurs pas effrayé vos enfants, Arno et Lida, qui ont épousé vos combats.

Arno, qui depuis tout petit a été à vos côtés, a notamment plaidé dans les procès contre Maurice Papon et Paul Touvier et est bien souvent monté au front des médias, à l'assaut de l'opinion qu'il fallait toujours sensibiliser ou convaincre à nouveaux frais et a inlassablement combattu l'extrême droite, non seulement en paroles mais aussi en actes.

Lida, de quelques années sa cadette et qui a partagé votre destin, témoigne aussi de la vocation européenne de votre famille puisqu'elle est mariée à Carlo, italien catholique de Sienne, avec qui elle a trois adorables enfants, Emma, Luigi et Marco qui sont ici ce soir.

Ensemble, tout en œuvrant à épurer le gouvernement allemand de ses anciens nazis, à traquer ceux qui avaient échappé à la justice, à les faire juger, vous meniez simultanément un autre combat, celui de l'histoire et de la mémoire.

En particulier, vous vous êtes attaché, Serge, à ériger des livres-monuments, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France* et *Le Mémorial des enfants juifs déportés de France* dans lesquels vous avez restitué, au fil de plus de 40 années de recherche, l'identité de tous les déportés Juifs de France. Ces travaux, dans leur version de papier ou dans les versions de pierre qu'ils ont contribué à édifier – que ce soit le Mémorial de la Shoah à Paris ou le Mémorial des enfants Juifs déportés de France à Jérusalem – sont comme des sépultures que vous avez patiemment construites, à force de recherches obstinées, pour toutes les victimes françaises de la Shoah. Vous vouliez redonner un nom, un visage, une trajectoire individuelle à ces victimes, rompre l'anonymat de leur tragique destin commun, les arracher à la masse indifférenciée et presque abstraite des millions de morts de ce génocide. Mais il s'agissait aussi, pendant les procès, de pouvoir montrer les victimes, les rendre symboliquement présentes face à leurs bourreaux.

Ce travail d'histoire et de mémoire, vous le portez de diverses manières : vous dispensez des conférences dans le monde entier, vous avez publié de nombreux ouvrages, vous conseillez des cinéastes qui réalisent des films sur la Shoah. Vous menez ce travail à travers plusieurs structures, l'association Fils et Filles des déportés Juifs de France, que vous avez fondée en 1979, mais aussi la Fondation pour la mémoire de la Shoah et la Fondation pour la mémoire du Camp des Milles dont vous êtes vice-président depuis 2007.

L'autorité scientifique de vos travaux a contribué à forcer les autorités politiques de notre pays à remettre en cause l'histoire officielle qui, en l'espèce, était fallacieuse quand elle n'était pas amnésique. Vous êtes l'inspirateur direct du discours historique de Jacques Chirac sur la rafle du Vél' d'Hiv'. Pour la première fois, 50 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, un Président reconnaît la responsabilité de l'Etat français et de la France dans la déportation et l'extermination de Juifs durant la Seconde Guerre mondiale, tout en rendant hommage à tous les Français qui ont permis la survie de nombreux Juifs de France, les Justes bien entendu, mais aussi tous les Français qui ont eu l'attitude qui sauve et dont le souvenir ne vous quitte pas. Vous avez remporté votre combat pour la vérité, toute la vérité, avec ses complexités et ses nuances.

Aujourd'hui que de nombreux criminels nazis ont été jugés ou bien sont morts, que la vérité de la Shoah est fermement établie, que la mémoire des déportés n'est plus menacée, votre combat ne cesse pas pour autant : il se concentre désormais sur le plan politique. Aujourd'hui, il vous faut lutter, je le sais, contre les nouveaux visages du négationnisme, du révisionnisme, du

fascisme, de l'antisémitisme et de l'antisionisme. Dans ces temps de replis nationalistes et de tensions xénophobes, vos rappels et vos alertes érigent de précieux remparts contre la résurgence de ces maux. Ils sont utiles, précieux, pour notre République et notre démocratie.

\*\*\*

Parce que vous avez mené et remporté, votre vie durant, un triple combat pour la Justice, la Vérité et la Mémoire ;

Parce que vos actions, vos travaux, votre couple même, ont su affaiblir le nationalisme, l'antisémitisme et la xénophobie ;

Parce que votre vie est un démenti cinglant à l'impuissance de l'action individuelle ou citoyenne, et une ode aux pouvoirs de l'engagement ;

Je suis heureux, et fier, de vous promouvoir, chère Beate, au grade de Grand officier de l'ordre national du Mérite, et de vous élever, cher Serge, à la dignité de Grand' croix de ce même ordre.